ML 3213

VERS.

VERS

126
Maeterlinck
Poésies manuscrites
ML 3213/8
47 pages 78

Littérature

Assez, tiens devant moi ce miroir!

Ô miroir!

Eau froide par l'ennui dans ton cadre gelé,
Que de fois et pendant les heures, désolé
Des songes et cherchant mes souvenirs qui sont
Comme des feuilles sous ta glace au trou profond
Je m'apparus en toi comme une ombre lointaine!
Mais horreur! des soirs dans ta sévère fontaine
J'ai de mon rêve épars connu la nudité!
Nourrice, suis-je belle?

Alors m'éveillerai-je à la ferveur première
Droit et seul sous un flot antique de lumière,
Lys! et l'un de vous tous pour l'ingénuité!

Triste fleur qui croît seule, et n'a pas d'autre émoi
Que son ombre dans l'eau vue avec atonie!

Aide-moi puisqu'ainsi tu n'oses plus me voir
À me peigner nonchalamment dans un miroir.

Je m'arrête, rêvant aux exils, et j'effeuille,
Comme près d'un bassin dont le jet d'eau m'accueille,
Les pâles lys qui sont en moi; tandis qu'épris
De suivre du regard les languides débris
Descendre à travers ma rêverie en silence,
Les fauves de ma robe écartent l'indolence,
En regardant mes pieds qui calmeraient la mer.

Musée de la Littérature

Tâche donc, instrument des fuites, ô maligne
Syrinx, de refleurir aux lacs où tu m'attends!
Moi: de ma rumeur fier, je vais parler longtemps
Des déesses, et par d'idolâtres peintures,
A leur ombre enlever encore des ceintures:
Ainsi quand des raisins j'ai sucé la clarté,
Pour bannir un regret par ma feinte écarté,
Rieur, j'élève au ciel d'été la grappe vide
Et, soufflant dans ses peaux lumineuses, avide
D'ivresse, jusqu'au soir je regarde au travers.

Ô nymphes regonflons des souvenirs divers.

Stéphane Mallarmé.

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée !

—

Et vous n'êtes tous deux connus que par mes larmes !

—

Je prolongeais pour lui ma vie et ma misère !

—

Et mes yeux sur votre âme étaient plus absolus !

— Andromaque.

Vous qui braviez pour moi tant de périls divers !

— Pyrrhus.

J'étais aveugle alors ; mes yeux se sont ouverts.

—

Vous veniez de mon front observer la pâleur
Pour aller dans ses bras rire de ma douleur !

—

Sa haine a pris plaisir à former ma misère.

—

Mourrai-je tant de fois sans sortir de la vie !

Musée de la Littérature

Seigneur, voyez l'état où vous me réduisez.
J'ai vu mon père mort et nos murs embrasés ;
J'ai vu trancher les jours de ma famille entière,
Et mon époux sanglant traîné dans la poussière,
Son fils seul avec moi réservé pour les fers.
Mais que ne peut un fils ! Je respire, je sers.
J'ai fait plus ; je me suis quelquefois consolée
Qu'ici, plutôt qu'ailleurs, le sort m'eût exilée ;
Qu'heureux dans son malheur, le fils de tant de rois,
Puisqu'il devait servir, fût tombé sous vos lois :
J'ai cru que sa prison deviendrait son asile.
Jadis Priam soumis fut respecté d'Achille :
J'attendais de son fils encor plus de bonté.
Pardonne, cher Hector, à ma crédulité !
Je n'ai pu soupçonner ton ennemi d'un crime ;
Malgré lui-même enfin je l'ai cru magnanime.
Ah ! s'il l'était assez pour nous laisser du moins
Au tombeau qu'à ta cendre ont élevé mes soins,
Et que, finissant là sa haine et nos misères,
Il ne séparât point des dépouilles si chères !

Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur?

—

Elle porte au hasard un pas irrésolu.

—

Quel fruit recevront-ils de leurs vaines amours?
Ils ne se verront plus. —
— Ils s'aimeront toujours!

—

Tous les jours se levaient clairs et sereins pour eux!

—

Oenone! Que dira le Roi? Quel funeste poison
L'amour a répandu sur toute sa maison!

—

Je mourais ce matin digne d'être pleurée!

—

Et ce fer malheureux profanerait vos mains!

—

Quelles sauvages mœurs, quelle haine endurcie
Pourrait, en vous voyant, n'être point adoucie?
Ai-je pu résister au charme décevant?

—

Et mon âme déjà sur mes lèvres errante.

Musée de la Littérature

Où fuyez-vous, madame ?
N'est-ce pas à vos yeux un spectacle assez doux
Que la veuve d'Hector pleurant à vos genoux ?
Je ne viens point ici, par de jaloux larmes
Vous envier un cœur qui se rend à vos charmes.
Par une main cruelle, hélas ! j'ai vu percer
Le seul où mes regards prétendaient s'adresser :
Ma flamme par Hector fut jadis allumée ;
Avec lui dans la tombe elle s'est enfermée.
Mais il me reste un fils. Vous saurez quelque jour,
Madame pour un fils jusqu'où va notre amour ;
Mais vous ne saurez pas, du moins je le souhaite,
En quel trouble mortel son intérêt nous jette,
Lorsque de tant de biens qui pouvaient nous flatter
C'est le seul qui nous reste et qu'on veut nous l'ôter.
Hélas ! lorsque lassés de dix ans de misère
Les Troyens en courroux menaçaient votre mère,
J'ai su de mon Hector lui procurer l'appui :
Vous pouvez sur Pyrrhus ce que j'ai pu sur lui.
Que craint-on d'un enfant qui survit à sa perte ?
Laissez-moi le cacher dans quelque île déserte.
Sur les soins de sa mère on peut s'en assurer.
Et mon fils avec moi n'apprendra qu'à pleurer !

D'un incurable amour, remèdes impuissants !

—

Tout m'afflige et me nuit, et conspire à me nuire.

—

Voulez-vous sans pitié laisser finir vos jours
Quel charme ou quel poison en a tari la source ?

—

Vous-même, rappelant votre force première,
Vous vouliez vous montrer et revoir la lumière.

—

Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !

—

Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs.
Et mes yeux malgré moi se remplissent de pleurs.

—

D'une tige coupable il craint un rejeton.

—

Je trouvais mes regards trop pleins de ma douleur !

—

Je t'aimais inconstant, qu'aurais-je fait fidèle !

—

Jean Racine.

Musée de la Littérature

Jardin d'Hiver.

Le soir lorsque la lune épand ses frissons bleus
Parmi les peaux de tigre et les tapis moëlleux
de la chambre de verre,
Un grand jet d'eau sanglote au milieu de la serre.
Comme s'il se plaignait éternellement
De retomber toujours dans le bassin dormant
Et de ne pas pouvoir, pour calmer sa rancune
Porter son baiser froid aux lèvres de la lune!

Georges Rodenbach.

Ô mourir, blanche folie!
De cueillir au fil des eaux,
Pour tes cheveux Ophélie
La lune dans les roseaux!

Georges Knopff

Musée de la Littérature

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur?

Ô doux bruit de la pluie
Par terre et sur les toits
Pour un cœur qui s'ennuie
Ô le bruit de la pluie!

Il pleure sans raison
Dans ce cœur qui s'écœure.
Quoi! nulle trahison?
Ce deuil est sans raison

C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi
Sans amour et sans haine
Mon cœur a tant de peine!

Adonaï! dans les terminaisons latines
Des cieux moirés de vert baignent les fronts vermeils
Et tachés du sang pur des célestes poitrines,
De grands linges neigeux tombent sur les soleils!

—

Et calmement son âme a bu tout son vainqueur!

—

Des fleurs d'encre, crachant des pollens en virgules,
Les bercent le long des calices accroupis,
Tels qu'au fil des glaïeuls le vol des libellules,
— Et leur membre s'agace à des barbes d'épis!

—

Musée de la Littérature

Bateau ivre.

Comme je descendais des fleuves impassibles
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs;
Des peaux-rouges criards les avaient pris pour cibles
Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs.

J'étais insoucieux de tous les équipages,
Porteur de blés flamands ou de cotons anglais.
Quand avec mes haleurs ont fini ces tapages
Les fleuves m'ont laissé descendre où je voulais.

Dans les clapotements furieux des marées,
Moi, l'autre hiver, plus sourd que les cerveaux d'enfants,
Je courus! Et les Péninsules démarrées
N'ont pas subi tohu-bohus plus triomphants.

La tempête a béni mes éveils maritimes,
Plus léger qu'un bouchon j'ai dansé sur les flots
Qu'on appelle rouleurs éternels de victimes,
Dix nuits, sans regretter l'œil niais des falots.

Plus douce qu'aux enfants, la chair des pommes sures
L'eau verte pénétra ma coque de sapin.
Et des taches de vins bleus et des vomissures
Me lava dispersant gouvernail et grappin.

Et dès lors je me suis baigné dans le poème
De la mer, infusé d'astres et lactescent
Dévorant les azurs verts où flottaison blême
Et ravie, un noyé pensif parfois descend.

Où teignant tout à coup, les bleuités, délires
Et rhythmes lents sous les rutilements du jour
Plus fortes que l'alcool, plus vastes que nos lyres.
Fermentent les rousseurs amères de l'amour.

Je sais les cieux crevant en éclairs, et les trombes.
Et les ressacs et les courants, je sais le soir,
L'aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes
Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir.

Musée de la Littérature

J'ai vu le soleil bas taché d'horreurs mystiques
Illuminant de longs figements violets.
Pareils à des acteurs de drames très antiques,
Les flots roulant au loin leurs frissons de volets;

J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies,
Baisers montant aux yeux des mers avec lenteur,
La circulation des sèves inouïes,
Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs.

J'ai suivi des mois pleins, pareille aux vacheries
Hystériques, la houle à l'assaut des récifs,
Sans songer que les pieds lumineux des Maries
Pussent forcer le mufle aux océans poussifs.

J'ai heurté savez-vous? d'incroyables Florides.
Mêlant aux fleurs des yeux de panthères aux peaux
D'hommes, des arcs-en-ciel tendus comme des brides
Sous l'horizon des mers, à de glauques troupeaux;

J'ai vu fermenter les marais énormes, nasses
Où pourrit dans les joncs tout un Léviathan.
Des écroulements d'eaux au milieu des bonaces.
Et les lointains vers les gouffres cataractant !

Glaciers, soleils d'argent, flots nacreux, cieux de braises,
Échouages hideux au fond des golfes bruns
Où les serpents géants dévorés de punaises
Choient des arbres tordus avec de noirs parfums.

J'aurais voulu montrer aux enfants ces dorades
Du flot bleu, ces poissons d'or, ces poissons chantants,
Des écumes de fleurs ont béni mes dérades
Et d'ineffables vents m'ont ailé par instants.

Parfois, martyr lassé des pôles et des zones,
La mer dont le sanglot faisait mon roulis doux
Montait vers moi ses fleurs d'ombre aux ventouses jaunes
Et je restais ainsi qu'une femme à genoux,

Musée de la Littérature

Presqu'île balottant sur mes bords les querelles
Et les fientes d'oiseaux clabaudeurs aux yeux blonds.
Et je voguais lorsqu'à travers mes liens frêles,
Des noyés descendaient dormir à reculons.

Or moi; bateau perdu sous les cheveux des anses,
Jeté par l'ouragan dans l'éther sans oiseau,
Moi dont les Monitors et les voiliers des Hanses
N'auraient pas repêché la carcasse ivre d'eau,

Libre, fumant, monté de brumes violettes,
Moi qui trouais le ciel rougeoyant comme un mur
Qui porte, confiture exquise aux bons poètes,
Des lichens de soleil et des morves d'azur,

Qui courais taché de lunules électriques,
Planche folle, escorté des hippocampes noirs,
Quand les Juillets faisaient crouler à coups de triques
Les cieux ultramarins aux ardents entonnoirs.

Moi qui tremblais, sentant geindre à cinquante lieues,
Le rut des Béhémots et des Maelstroms épais.
Fileur éternel des immobilités bleues.
Je regrette l'Europe aux anciens parapets.

J'ai vu des archipels sidéraux! Et des îles
Dont les cieux délirants sont ouverts au vogueur:
– Est-ce en ces nuits sans fond que tu dors et t'exiles,
Million d'oiseaux d'or, ô future Vigueur?

Mais, vrai, j'ai trop pleuré! Les Aubes sont navrantes.
Toute lune est atroce et tout soleil amer.
L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes.
Ô que ma quille éclate! Ô que j'aille à la mer!

Si je désire une eau d'Europe, c'est la flache
Noire et froide où vers le crépuscule embaumé
Un enfant accroupi, plein de tristesses, lâche
Un bateau frêle comme un papillon de Mai.

Musée de la Littérature

Je ne puis plus, baigné de vos langueurs, ô lames,
Enlever leur sillage aux porteurs de cotons,
Ni traverser l'orgueil des drapeaux et des flammes,
Ni nager sous les yeux horribles des pontons!

Ô toi que la nuit rend si belle
Qu'il m'est doux penché sur ton sein
D'écouter la plainte éternelle
Qui sanglote dans les bassins!
Lune, eau sonore, nuit bénie
Arbres qui frissonnez autour
Votre paix mélancolie
Est le miroir de mon amour!

Musée de la Littérature

Lesbos terre des nuits chaudes et langoureuses!
Qui font qu'à leur miroir; stérile Volupté!
Les filles aux yeux creux, de leurs corps amoureuses.
Caressent les fruits mûrs de leur nubilité;
Lesbos terre des nuits. Chaudes et langoureuses!

Je serai pour noyer ma rancœur.
Le Népenthès et la bonne ciguë
Aux bouts crûts de cette gorge aiguë
Qui n'a jamais emprisonné de cœur.

Elle est retrouvée
Quoi? l'éternité
C'est la mer allée
Avec les soleils!

Musée de la Littérature

Je t'adore à l'égal de la voûte nocturne,
Ô vase de tristesse, ô grande taciturne,
Et t'aime d'autant plus, belle, que tu me fuis,
Et que tu me parais, ornement de mes nuits,
Plus ironiquement accumuler les lieues
Qui séparent mes bras des immensités bleues.

Prends pitié de la fille mère,
Du petit au bord du chemin.
Si quelqu'un lui jette la pierre,
Que la pierre se change en pain.

Je veux m'anéantir dans ta gorge profonde
Et trouver sur ton sein la fraîcheur des tombeaux!

Musée de la Littérature

Les chères mains qui furent miennes,
Toutes petites, toutes belles,
Après ces méprises mortelles
Et toutes ces choses païennes,

Après les rades et les grèves,
Et les pays et les provinces,
Royales mieux qu'au temps des princes,
Les chères mains m'ouvrent les rêves.

Mains en songe, mains sur mon âme,
Sais-je, moi, ce que vous daignâtes,
Parmi ces rumeurs scélérates,
Dire à cette âme qui se pâme ?

Ment-elle, ma vision chaste
D'affinité spirituelle,
De complicité maternelle,
D'affection étroite et vaste ?

Remords si chers, peine très bonne,
Rêves bénits, mains consacrées,
O ces mains, ces mains vénérées
Faites le geste qui pardonne!

Musée de la Littérature

Et tes baisers nuls et pervers
Si j'ai bu vos sucs, jusquiames,
Enchanteresse entre les femmes
Sois oubliée, en tes hivers !

Je respire le vent des givres,
Je suis heureux loin de ton seuil :
Et tes cheveux couleur de deuil
Ne font plus d'ombre sur mes livres.

Il vit se balancer des maisons de ciguës!

Musée de la Littérature

Vous voilà, vous voilà, pauvres bonnes pensées !
L'espoir qu'il faut, regret des grâces dépensées,
Douceur de cœur avec sévérité d'esprit,
Et cette vigilance, et le calme prescrit,
Et toutes ! — Mais encor lentes, bien éveillées,
Bien d'aplomb, mais encor timides, débrouillées
À peine du lourd rêve et de la tiède nuit.
C'est à qui de vous va plus gauche, l'une suit
L'autre, et toutes ont peur du vaste clair de lune.
„Telles, quand des brebis sortent d'un clos. C'est une,
Puis deux, puis trois. Le reste est là, les yeux baissés,
La tête à terre, et l'air des plus embarrassés,
Faisant ce que fait leur chef de file : il s'arrête,
Elles s'arrêtent tour à tour, posant leur tête
Sur son dos, simplement et sans savoir pourquoi."
Votre pasteur, ô mes brebis, ce n'est pas moi,
C'est un meilleur, un bien meilleur, qui sait les causes,
Lui qui vous tint longtemps et si longtemps les closes,
Mais qui vous délivra de sa main au temps vrai.
Suivez-le. Sa houlette est bonne.

Et j'irai

Sous sa voix toujours douce à votre ennui qui bêle,
Je revois moi par vos chemins, son chien fidèle.

Musée de la Littérature

Le Faune.

Un vieux faune de terre cuite
Rit au centre des boulingrins
Présageant sans doute une suite
Mauvaise à ces instants sereins

Qui m'ont conduit et t'ont conduite
Mélancoliques pèlerins
Jusqu'à cette heure dont la fuite
Tournoie au son des tambourins.

Mon corps a mal à sa belle âme
Ma belle âme a mal à son corps.
Je ne vois rien venir encore!

Musée de la Littérature

Et tu fis la blancheur sanglotante des lys
Qui, roulant sur le mer de soupirs qu'elle effleure,
À travers l'encens bleu des horizons pâlis
Monte, rêveusement vers la lune qui pleure!

... C'est bon pour vous
Hommes qui savez peu que la plus amoureuse
Est dans sa conscience aux ignobles terreurs
La plus prostituée et la plus douloureuse
Et que tous vos élans vers vous sont des erreurs.

Sais-tu que je t'ai fait mourir? J'ai pris ta bouche,
Ton coeur, tout ce qu'on a, tout ce que vous avez.
Et moi je suis malade, ô je veux qu'on me couche
Parmi les morts des eaux nocturnes abreuvés!

Musée de la Littérature

Renoncement.

Pardonnez-moi, Seigneur, mon visage attristé.
Mais, sous le front joyeux, vous avez mis les larmes;
Et de vos dons, Seigneur, ce don seul m'est resté.

C'est le moins envié; c'est le meilleur, peut-être?
Je n'ai plus à mourir à mes liens de fleurs,
Ils vous sont tous rendus, cher auteur de mon être
Et je n'ai plus à moi que le sel de mes pleurs.

Les fleurs sont pour l'enfant, le sel est pour la femme
Faites-en l'innocence et trempez-y mes jours.
Seigneur, quand tout ce sel aura lavé mon âme
Vous me rendrez un cœur pour vous aimer toujours.

Tous mes étonnements sont finis sur la terre,
Tous mes adieux sont faits, l'âme est prête à jaillir
Pour atteindre à ces fruits protégés de mystère
Que la pudique mort a seule osé cueillir.

Ô Sauveur ! soyez encore au moins à d'autres mères
Par amour pour la vôtre et par pitié pour nous
Baptisez leurs enfants de nos larmes amères
Et relevez les mères tombées à vos genoux.

Musée de la Littérature

Elle a soif...

De la nuit, Vierge-Mère impassible qui baigne
Tous les jeunes essors de ses silences gris;
Elle a soif de la nuit forte où le cœur qui saigne
Écoute sans témoin sa révolte sans cris.

L'ancien jour effaré rafraîchit vos regards
Voici le troupeau roux des tordeurs de hanches!

Il entend leurs cils noirs, battant sous les silences
Parfumés, et leurs doigts électriques et doux
Font crépiter parmi ses grises indolences
Sous leurs ongles royaux, la mort des petits poux.

Musée de la Littérature

Et vous pourrez alors fleurir dans l'ignorance
Quand la mort entr'ouvrant ses nocturnes chemins
Vous baignera des eaux vertes de la souffrance
Et posera sur vous la fraîcheur de ses mains.

Musée de la Littérature

Serre d'Ennui

Ô cet ennui bleu dans le cœur!
Avec la vision meilleure
Dans le clair de lune qui pleure
De ses rêves bleus de langueur!

Cet ennui bleu comme la serre
Où l'on voit closes à travers
Les vitrages profonds et verts
Couvertes de lune et de verre

Les grandes végétations
Dont l'oubli nocturne s'allonge
Immobilement comme un songe
Sur les roses des passions.

Où de l'eau très lente s'élève
Et mêle la lune et le ciel
En un sanglot glauque éternel
Monotonement comme un rêve.

Musée de la Littérature

Serre de Luxures. (Vêpres) inédit

J'écoute les flammes obscures
Du clair de lune végétal
Les verts forges des luxures,
Les étoiles sur l'hôpital.

Je vois à travers mes paupières,
Les roses sèches sur le sol,
Et j'entends ensemble mes prières.
Ouvrir des lys sur de l'alcool.

Les songes bleus de l'aube amère
Au fil de mes jeunes écloront
Et semblable aux mains d'une mère
La tristesse essuyera mon front.

Mes mains émergeront des rêves
Au milieu d'automnes meilleurs,
Où la chaude gloire des sèves
S'allume au ciel vert des douleurs.

Jusqu'à ce que la lune enflamme
Les fleurs des alcools violets
Les herbes mortes sur mon âme
Et tous mes désirs effeuillés.

Musée de la Littérature

Soif

Le Pitre châtié.

Yeux, lacs, avec ma simple ivresse de renaître,
Autre que l'histrion qui du geste évoquais
Comme plume la suie ignoble des quinquets,
J'ai troué dans le mur de toile une fenêtre.

De ma jambe et des bras, limpide nageur traître
A bonds multipliés, reniant le mauvais
Hamlet ! c'est comme si dans l'onde j'innovais
Mille sépulcres pour y vierge disparaître.

Hilare or de cymbale à des poings irrité,
Tout à coup le soleil frappe la nudité
Qui pure s'exhala de ma fraîcheur de nacre.

Rance nuit de la peau. Quand sur moi vous passiez,
Ne sachant pas, ingrat ! que c'était tout mon sacre
Ce fard noyé ds l'eau perfide des glaciers.

Les pages intermédiaires sont vierges et n'ont pas été numérisées

Musée de la Littérature

Dans l’original, la page suivante est à l’envers

Désirs d'Hiver

Je pleure les lèvres fanées
Où les baisers ne sont pas nés,
Et les désirs abandonnés
Sous les tristesses moissonnés.

Toujours la pluie à l'horizon !
Toujours la neige sur les grèves !
Tandis qu'au seuil clos de mes rêves.
Des loups couchés sur le gazon.

Observent en mon âme lasse.
Les jeux ternis dans le passé,
Tout le sang autrefois versé
Des agneaux mourants sur la glace.

Seule la lune éclaire enfin
De sa tristesse monotone
Où gèle l'herbe de l'automne.
Mes baisers malades de faim.

Museo de la Literatura

Dans l’original, la page suivante est à l’envers

Ronde d'Ennui.

Je chante les pâles ballades
Des baisers perdus sans retour,
Sur l'herbe éparse de l'amour
Je vois des noces de malades.

J'entends des voix dans mon sommeil
Si nonchalamment apparues!
Et des lys s'ouvrent dans des rues
Sans étoiles et sans soleil.

Et ces désirs plus lents encore,
Et ces lèvres que je voulais,
Sous des pavois dans un palais,
Et des cierges las dans l'aurore.

J'attends la lune dans mes yeux
Ouverts au seuil des nuits sans trêves,
Afin qu'elle étanche mes rêves,
Avec ses linges lents et bleus.